

L'évolution de la société japonaise à Hokkaidō

Augustin BERQUE

Conférence donnée à la Maison franco-japonaise le 15 février 1977.

Le sujet dont je vais traiter ici n'est pas à proprement parler un sujet socio-logique ou bien d'histoire sociale, malgré ce que pourrait laisser croire le titre. Ce n'est pas l'évolution de la société japonaise à Hokkaidō en elle-même dont je vais parler, c'est d'un aspect particulier de cette évolution. Je m'explique : en préparant ma thèse sur les campagnes de Hokkaidō, j'ai buté sur deux ou trois particularités, qui m'ont paru inexplicables alors que je cherchais à définir un rapport global que j'appellerai, faute de mieux, le rapport entre la société et ses lieux – les lieux qu'elle occupe et qu'elle organise matériellement. Ce rapport entre la société et ses lieux est, à plusieurs égards, très différent à Hokkaidō de ce qu'il est dans le reste du Japon. En voici un exemple : à Hokkaidō, la superficie moyenne des exploitations agricoles est beaucoup plus vaste. Elle est de presque 7 hectares, contre 0,8 hectares dans les autres régions. Cette différence est banale si l'on tient compte des conditions dans lesquelles ont été créées les campagnes de Hokkaidō, par une colonisation récente, vieille d'un siècle environ. Cette condition et d'autres, économiques, socioéconomiques ou climatiques, qui interdisent une agriculture aussi intensive qu'ailleurs, expliquent que la taille des exploitations soit différente.

Mais hormis cette particularité banale, il y en a une autre beaucoup plus intrigante : les exploitations agricoles à Hokkaidō sont en perpétuel agrandissement, et croissent très vite. En vingt ans, entre les recensements de 1955 et de 1975, elles ont exactement doublé, tandis qu'ailleurs, elles sont restées pratiquement de la même taille – elles n'ont gagné que 7 %, ce qui est insignifiant. De plus, entre les deux derniers recensements, ceux de 1970 et de 1975, les exploitations à Hokkaidō se sont accrues d'un quart en superficie moyenne, tandis qu'elles ont au contraire rétréci de 1 % dans les autres régions japonaises. C'est très peu, mais tout de même : l'évolution est non seulement différente, mais elle est inverse. La cause immédiate de cette différence est qu'à Hokkaidō, les agriculteurs qui abandonnent leurs exploitations et qui émigrent sont beaucoup plus nombreux que dans le reste du Japon, et qu'ils le font à un rythme beaucoup plus rapide. Pourquoi cela ? Est-ce parce que l'agriculture marche moins bien à Hokkaidō qu'ailleurs ? Non, l'agriculture se développe aussi mal à Honshū qu'à Hokkaidō. Seulement les agriculteurs de Honshū – ce que j'appelle Honshū, ce n'est pas seulement l'île de Honshū, c'est tout le Japon sauf Hokkaidō – s'ils ne bouclent plus leur budget, au lieu de partir, ils prennent un travail annexe. Ils deviennent ce qu'on appelle des alternants. Aujourd'hui, neuf de ces agriculteurs sur dix sont des alternants. De plus, les deux tiers d'entre eux gagnent davantage par des occupations non agricoles que par l'agriculture. Néanmoins, ils restent agriculteurs et recensés comme tels.

Pourquoi les agriculteurs de Hokkaidō ne deviennent-ils pas alternants comme les autres ? Pourquoi s'en vont-ils ? Pourquoi abandonnent-ils ? La cause à laquelle on songe immédiatement est qu'à Hokkaidō, la société rurale n'a pas d'histoire. Elle s'est créée voici moins d'un siècle, en trois ou quatre générations de colons. L'absence d'histoire expliquerait le manque d'attachement à la terre, le manque d'attachement à l'exploitation agricole. Mais cette explication est trop simple, parce qu'à Hokkaidō même, il y a de très fortes différences entre les localités dans le rythme du dépeuplement. Et cela dans des conditions qui sont apparemment les mêmes des points de vue historique, économique, et des conditions naturelles. L'explication est donc ailleurs. Il faut peut-être la chercher dans les principes de l'organisation de l'espace social et, pour en revenir à l'expression que j'employais tout à l'heure, au rapport de la société à ses lieux. C'est parce que ce rapport est différent à Hokkaidō que les agriculteurs se comportent différemment.

Donc, il s'agit de définir ce rapport. Il y a toutefois un problème : c'est qu'il ne s'est pas implanté du jour au lendemain, au moment où les immigrants sont arrivés à Hokkaidō. Au début, la société en formation à Hokkaidō n'est qu'un simple provin de la société à Honshū, et n'a pas encore affirmé ses caractéristiques. À l'origine, il n'y aurait donc pas de différence. Mais, inversement, rien ne dit qu'aujourd'hui, les différences soient plus grandes qu'elles ne l'étaient hier. Les différences ne vont pas forcément en s'agrandissant. Au contraire, à plusieurs égards, elles sont moindres aujourd'hui qu'elles ne l'étaient voici une dizaine d'années, il y a moins d'une génération, en particulier du point de vue de la langue, soit parce que Hokkaidō se rapproche du modèle commun au Japon, soit, au contraire, parce que les autres régions suivent, avec un certain retard, la voie empruntée par Hokkaidō.

Cette évolution dans la définition du rapport de la société à ses lieux peut sommairement se diviser en trois périodes. Je définirai la première, qui correspond à peu près au règne de Meiji, comme une période d'instabilité, parce que, dans un premier temps, la société originelle, la société du vieux Japon, est d'abord ébranlée ; elle émet des émigrants. Ces émigrants sont allés coloniser Hokkaidō, mais ils ne se fixent pas du premier coup. Ils peuvent aller d'un échec à un autre, se déplacer plusieurs fois dans Hokkaidō, rendant la société très instable matériellement. La deuxième période est celle de l'enracinement. À Hokkaidō, il se forme une société spécifique. Cette étape correspond à peu près aux années qui vont de la fin du règne de Meiji, aux environs de 1910, aux années trente de Shōwa, c'est-à-dire 1955-1964. Et la troisième période serait une période de délocalisation, parce que, dans tout le pays, les particularités locales tendent à s'effacer. Les localités perdent non seulement leur originalité, mais un grand nombre d'entre elles se dépeuplent, se vident. D'où une délocalisation générale, visible en particulier à Hokkaidō. Mais si la délocalisation est plus marquée à Hokkaidō qu'ailleurs, cela tient à une certaine originalité, qui s'est formée dans les deux phases précédentes.

La première période est celle d'une instabilité matérielle de la société. Cela découle du fait que la première caractéristique de la société de Hokkaidō est qu'elle ne s'est pas formée à Hokkaidō même. On peut dire qu'elle s'est formée au départ à Honshū, parce qu'entre les émigrants qui allaient à Hokkaidō, il existe certains traits communs, dont le principal est que tous sont en quelque sorte des laissés-pour-compte de l'évolution

sociale des localités où ils habitaient avant. On emploie à ce propos l'expression de *datsurakusha* 脱落者. *Datsurakusha* veut dire qu'ils sont « éjectés et tombent en arrière ». Il s'agit surtout de petits paysans. Bien sûr, ces émigrants venaient de milieux sociaux très divers : des nobles, par exemple, et des membres de très grandes familles. Néanmoins, l'essentiel de l'immigration est composé de petits paysans éjectés de leur milieu originel par l'irruption de l'économie de marché dans les campagnes. L'immigration est donc socialement assez homogène, il existe une certaine égalité sociale entre les immigrants. Seulement, il ne me semble pas que ce soit cette relative homogénéité sociale qui soit le trait décisif, mais plutôt des traits d'ordre mental. En effet, cette société d'immigrants est une société de déracinés. Le mot qu'on emploie est *nagaremono* 流れ者. Un *nagaremono* est un « être qui flue, qui coule ». Ces gens ont conscience d'être des déracinés et agissent en fonction de la conscience qu'ils en ont. Bien sûr, il est banal de dire que des colons sont des déracinés, puisque dans toutes les colonisations, il y a un déracinement à l'origine. Seulement, le degré du choc ressenti à l'occasion de ce déracinement n'est pas le même suivant les sociétés et les cultures. Dans le cas des immigrants de Hokkaidō, il semble qu'il ait été particulièrement pénible et décisif, en raison de certaines particularités de la société traditionnelle dont ils sont issus. Il y en a trois principales, toujours du point de vue de ce rapport entre la société et ses lieux.

La première de ces particularités est que dans la société traditionnelle japonaise, l'individu se définit moins en tant que tel, en tant qu'individu face au monde, qu'en tant que ressortissant d'un ordre social, d'une topologie sociale, dont l'un des principes de base est une opposition très prononcée entre le dedans *uchi* 内 et le dehors *soto* 外. L'individu qui compose cette société se définit par rapport à un dedans. L'immigrant, lui, est non seulement éjecté de son dedans, hors de ce qui fonde sa personnalité, mais il se rend dans le pôle extrême du dehors, parce que Hokkaidō n'est pas n'importe quel espace. L'île s'appelle ainsi depuis le début de Meiji, mais pour les immigrants, pour la majorité de la société japonaise, elle continue à s'appeler, comme avant Meiji, *Yezogashima* 蝦夷島, littéralement « l'île des sauvages ». C'est un espace hors culture, hors administration, *kangai no kūkan* 管外の空間. C'est vraiment le pôle extrême du dehors. Ainsi, l'immigrant est délogé de son dedans et rejeté dans le pôle extrême du dehors. Le choc qui en résulte est beaucoup plus important que, par exemple, dans le cas d'un immigrant protestant qui irait coloniser ce qui est devenu les

États-Unis, car, dans ce dernier cas, un des fondements essentiels de sa personnalité, c'est que son individualité se définit en tant que telle face à Dieu et face au monde – évidemment par d'autres traits aussi, mais ce rapport est essentiel, et assez ubiquiste, parce que le moi, où qu'il aille, reste le moi, et que Dieu et le monde, c'est toujours Dieu et le monde. Le deuxième trait important de cette société traditionnelle, c'est que le lignage, l'hérité, la famille prennent une valeur éthique, avec la religion des ancêtres. La valeur éthique que prend le lignage est matérialisée par la maison, non pas seulement au sens matériel des bâtiments où on habite, mais dans sa dimension lignagère, qui est l'expression d'une valeur éthique de cette religion des ancêtres. Cette maison – en japonais, *ie* 家 – est un pôle spirituellement très intense, et matériellement très stable – bien plus stable qu'il ne l'est dans beaucoup de sociétés occidentales. Par exemple, la même famille peut occuper la même maison, le même lopin, depuis des siècles, sans bouger, tandis qu'en France, perpétuellement, au moins depuis le Code civil, les patrimoines fonciers sont mobilisés par les alliances et par les héritages. L'émigrant à Yezogashima quitte le pôle qui fonde ses valeurs éthiques. Dans un sens c'est une démission, un manquement et, à cet égard, on emploie souvent le mot *yonige* 夜逃げ, une « fuite nocturne ». L'émigrant s'enfuit la nuit parce qu'il a honte par rapport à la société qui l'entoure. Il est en tort de conscience, bien sûr, et, naturellement, il se dissimule, ce qu'on pourrait assimiler à une sorte de faute, motivé par l'invocation des slogans que l'État lui fournit par le biais d'une propagande intense pour la colonisation de Hokkaidō. Néanmoins, il reste à la base cette démission qui cause un choc dans sa personnalité.

La troisième particularité, importante de ce point de vue, c'est que chaque individu, chaque groupe se définit par une topologie sociale, mais pas n'importe laquelle ; c'est une topologie essentiellement inégalitaire, hiérarchisée. Or tous ces immigrants sont dès le départ radicalement égalisés. Ils sont tous des laissés-pour-compte. Et, quand ils arrivent à Hokkaidō, ils repartent tous à zéro comme colons. Tout ce qui constituait les rapports sociaux traditionnels se désintègre, et il faut en créer de nouveaux.

Le pionnier de Hokkaidō n'est pas un pionnier isolé, c'est le membre d'un groupe qui, souvent, s'est formé dans la région de départ ou, au moins, avant le défrichement. C'est dire que ces groupes, qui sont le germe de la société en formation, ne doivent rien au milieu d'accueil. Ils se sont formés avant et, de fait, il n'était pas rare que certains s'implantent, échouent,

aillet ailleurs, parfois fassent un voyage de plusieurs centaines de kilomètres. Un exemple : un groupe venu de la région de Nagoya s'est implanté à Setana. Au bout de deux ou trois ans, il échoue et il demande au gouvernement à s'installer ailleurs. Il s'en va alors non pas à côté, mais jusqu'à Toikanbetsu, dans un milieu tout à fait différent, à plusieurs centaines de kilomètres. Malgré cela, le groupe reste intégré et réussit à Toikanbetsu. Cet exemple montre que la société est totalement indépendante des lieux qu'elle occupe matériellement. Alors, on pourrait s'étonner : pourquoi est-ce que cette société très attachée à la terre dans le vieux Japon n'est pas du tout attachée à la terre qu'elle habite à Hokkaidō ? C'est justement parce que les Japonais sont très attachés à leur vieux pays qu'ils ne le sont pas à leur nouveau milieu. Ils restent fidèles au *furusato* 古里, littéralement le « vieux village », qui est le pays des ancêtres. Une attitude très répandue parmi les colons de Hokkaidō consistait à vouloir y faire fortune le plus vite possible pour retourner au plus tôt au pays. Ceux qui ont réussi étaient peu nombreux, mais même ceux qui ne sont pas parvenus à regagner leur vieux pays et sont restés à Hokkaidō y étaient très instables, absolument pas attachés à leur nouveau milieu. À ce point même que, dans la région du Tokachi, comme il y avait de la place, les colons, dont beaucoup étaient des métayers, étaient si peu stables et partaient si souvent que les propriétaires étaient obligés de rabaisser les redevances, dans certains cas à un niveau symbolique – cela pour les colons ordinaires, mais aussi pour les colons militaires, appelés *tondenhei* 屯田兵, qui étaient une particularité de la colonisation de Hokkaidō. Ces derniers jouissaient d'une aide très supérieure à celle des colons ordinaires de Hokkaidō et étaient maintenus par une discipline militaire, de sorte qu'ils n'étaient pas libres de partir comme ils le voulaient. Mais même parmi ces *tondenhei*, quatre sur cinq échouaient d'abord et allaient s'établir ailleurs. Il n'existe de statistiques que pour les *tondenhei*, malheureusement, mais avec un taux de fixation de 20 % dans leur cas, on peut être certain que le nombre était bien plus bas pour les colons ordinaires.

Cela dit, on ne peut pas expliquer toute cette instabilité de la société dans son cadre matériel uniquement par la coupure qui existe entre les lieux matériels et les lieux mentaux, l'espace de référence que constitue le vieux Japon – autrement dit le clivage entre un espace de référence stable et un espace matériel instable. Parce qu'à mesure que passent les années, l'espace de référence, lui aussi, se déstabilise. Au départ, il y a désintégration

des topologies traditionnelles, puis le temps passe. Dans le nouveau milieu s'instaure peu à peu un nouvel espace de référence qui, lui, est plus adapté aux conditions matérielles. On entre ainsi dans la deuxième période.

Cette deuxième période est celle de l'enracinement. La société devient locale, elle acquiert certaines particularités qui en font la société de Hokkaidō, spécifique et différente de celle du reste du Japon. À propos de son identité, en japonais *dōminsei* 道民性 c'est-à-dire, mot à mot, « hokkaidité », circulent un grand nombre de mythes. La plupart d'entre eux tendent à assimiler les particularités de cette société à l'exemple américain du Nord. On parle d'« esprit pionnier », *kaitaku seishin* 開拓精神, ou bien, d'après l'anglais américain *pioneer spirit*, *paionia spirito* パイオニアスピリット, ou encore, sur le modèle du Far West, on parle de Far North, et de « bataille avec la grande nature », *daishizen to no tatakai* 大自然との戦い. C'est cette bataille avec la grande nature qui aurait forgé l'originalité, la personnalité du colon hokkaidois. Ces mythes sont extrêmement intéressants à analyser en eux-mêmes, parce que ce sont eux qui conditionnent la perception que la société se fait de ses lieux. Ce sont donc eux qui dictent, en partie, l'attachement de la société à ses lieux. Il serait trop long de l'évoquer ici, aussi j'en ferai abstraction pour définir l'ordre social et mental qui me semble caractériser la société de Hokkaidō.

Le trait fondamental de cette société en formation, c'est que la structuration qui la forme s'est produite moins du dedans que du dehors. En cela, elle diffère très profondément, bien entendu, de la société traditionnelle ailleurs au Japon. Le premier aspect de cette structuration par l'extérieur, c'est que l'espace de l'île est défini par l'État avant d'être peuplé. C'est l'État qui trace le carroyage orthogonal définissant les emplacements allotis aux colons, de même qu'une grande partie de la toponymie, soit parce que cette toponymie se rapporte à l'ordre du carroyage, le *goban no me* 暮盤の目, autrement dit l'« échiquier », soit parce que le gouvernement transcrit, à sa façon, la toponymie aïnoue. On peut citer comme petit exemple de ces transcriptions le cas d'une localité qui s'appelle Otoineppu, un nom tout à fait aïnou, que le gouvernement transcrit Otoinefu 音威子府 : *pu* devient *fu*. C'est un détail, mais tout à fait symbolique, car le *fu* 府 assimile cet espace, qui est totalement étranger, à la tradition administrative du pays.

Plus concrètement, la structuration de la société s'est fait en grande partie par une injonction expresse du gouvernement de constituer des groupements locaux, ce qu'on appelle dans toutes les campagnes japonaises

buraku 部落 – l'unité fondamentale de la société. Dans le vieux Japon, cela correspond à la communauté locale traditionnelle. On l'appelle *buraku* à Hokkaidō comme au vieux Japon. Cependant, le *buraku* de Hokkaidō, ce groupe de base, s'est formé vers la fin de Meiji parce que, spécifiquement, le gouvernement avait compris que l'état d'astructuration de la société compromettait la colonisation et le développement économique. Ayant saisi qu'il fallait structurer la société, il a enjoint aux municipalités de faire conclure à tous les groupements encore informels des agriculteurs ce qu'il a appelé des contrats d'association, *mōshiawase keiyaku* 申し合わせ 契約. Les *buraku* de Hokkaidō sont nés de ce type de contrats. Aussitôt créés, ces groupes ont été intégrés dans la politique agricole de l'État, parce qu'une des fonctions de ces contrats était justement de créer des unités locales pour recevoir et mettre en œuvre cette politique agricole, dont un des aspects essentiels était de susciter la constitution de coopératives. Or, les coopératives, il y en avait bien sûr de plusieurs tailles, mais les plus petites, qu'on appelait *nōji jūgyōkumiai* 農事從業組合 et qui étaient de petites coopératives d'entraide pour le travail de base, correspondaient au *buraku*. La coïncidence entre le *buraku* et la coopérative a conduit peu à peu à une assimilation de fait, dont un des effets a été leur développement très rapide à Hokkaidō. Ainsi, avant la guerre, la grande majorité des agriculteurs de Hokkaidō était organisée en coopératives, tandis que dans le reste du pays, la plupart travaillaient encore dans le cadre de communautés traditionnelles. Les *buraku* de Hokkaidō se sont constitués pour l'accomplissement d'une fonction particulière : la fonction agricole. À l'origine, il ne s'agit pas de communautés comme les communautés traditionnelles du vieux Japon, il s'agit d'associations fonctionnelles remplissant un but précis.

Or, qui dit fonctionnalité du groupe de base dit qu'il existe en fonction d'un appareil dont il est un élément. C'est un appareil supralocal, que ce soient les circuits économiques du Japon ou bien l'appareil de la politique agricole de l'État. Le *buraku* est donc un groupe de base qui ne constitue qu'un élément au regard de la totalité qu'est le groupe traditionnel de la communauté du vieux Japon. Il est partiel. Cette fonctionnalité se retrouve aussi au niveau de l'individu et des membres qui composent le *buraku*. En effet, dès le départ, le colon est jeté dans l'économie de marché, il se définit en tant que producteur de vivres et vend sa production. Il ne se définit pas comme un habitant d'un milieu local, mais comme un producteur fonctionnel. Il a sa fonction dans un appareil supralocal, qui recouvre toutes

les localités. Pour reprendre la distinction désormais commune en français entre « paysan » et « agriculteur » : le paysan est un individu qui se définit par le milieu auquel il appartient ; l'agriculteur, lui, se caractérise par la fonction économique qui est la sienne. On pourrait dire que les habitants des campagnes de Hokkaidō, dès le départ, n'étaient pas des paysans, ou étaient moins des paysans que des agriculteurs. Ils étaient fonctionnels. Au contraire, aujourd'hui encore, dans le reste du pays (et c'est une des particularités de la société rurale japonaise), les campagnes sont peuplées de paysans. C'est pour cela que, en particulier, quand les agriculteurs ne bouclent plus leur budget, ils prennent en outre une fonction non agricole, pour neuf sur dix d'entre eux, et que beaucoup passent plus de temps à la ville, à l'usine ou sur les chantiers, qu'ils n'en passent au village et à l'agriculture. Néanmoins, ils persistent à se sentir paysans, à se dire paysans. Ils existent en tant que paysans.

Ce fonctionnalisme des structures sociales de Hokkaidō se retrouve directement dans l'organisation spatiale. En effet, les campagnes de Hokkaidō ont été peuplées en habitat dispersé, c'est-à-dire que chaque colon était sur son terrain avec sa maison, sans possibilité de village. Cet habitat dispersé, où résident des agriculteurs, se distingue très bien fonctionnellement dès le début : des petits centres de service, habitat groupé où l'on trouve les commerçants, les administrateurs, etc. Dès l'origine, il y a une complémentarité fonctionnelle entre la campagne et la ville. La ville organise la circulation économique de la campagne, son encadrement politique, religieux... Naturellement, ce sont de petites villes, de quelques centaines ou milliers d'habitants, mais qui fonctionnellement sont des villes parce qu'il n'y réside pas ou peu d'agriculteurs, et qu'elles se définissent en tant qu'appareil local d'un appareil plus vaste, supralocal, que ce soit celui de l'État, des circuits économiques ou autres. De cette organisation spatiale fonctionnelle, il résulte alors que l'agriculteur de Hokkaidō, perpétuellement et dès le début, ne se pense pas uniquement dans le cadre de son milieu local. Il pense toujours au-delà de l'horizon immédiat : au marché où sa production sera vendue, à la politique agricole qui définit ce qu'il doit faire, etc. C'est-à-dire que, dès le début, fonctionnellement, il est intégré dans un appareil supralocal. Pour illustrer le propos, prenons le cas de la région du Tokachi, célèbre pour ses haricots rouges *azuki* 小豆, qui servent à faire un grand nombre de pâtisseries japonaises. La production de ce haricot rouge est très spéculative parce qu'elle est sensible au climat ;

elle varie beaucoup selon les années et la demande. Pour le producteur de ces *azuki*, le centre de son monde n'est pas seulement son champ, ou son espace vécu immédiat, mais c'est aussi la bourse où se joue le cours de l'*azuki*, qui se trouve à Obihiro. Ainsi, dès le départ, il pense son espace de référence au-delà de l'horizon local. Cette espèce de décentrement entre le milieu où il vit et le milieu dans lequel il pense son espace de référence illustre ce dont je parlerai ensuite.

Le milieu local cesse donc d'être ce centre du monde qu'il est pour le paysan traditionnel. Or, est-ce qu'on peut vivre sans un centre? Non, je ne le pense pas. Il faut que se produise alors, en même temps, un recentrement. À Hokkaidō, il semble que ce recentrement se soit produit non pas sur le marché national ou international, ce qui n'est pas possible, mais sur la famille, la cellule conjugale et l'individu. En effet, individu et famille, soit la cellule conjugale, ont pris dès le début une valeur qu'ils n'avaient pas dans la société traditionnelle, pour la bonne raison que l'émergence de la cellule conjugale à Hokkaidō est le produit de son détachement du lignage comme de la maison lignagère *ie* ainsi que du clan affin, *dōzokudan* 同族団, c'est-à-dire parenté, mais une parenté souvent très éloignée. Ni la maison lignagère, ni le clan affin du *dōzokudan* ne sont venus à Hokkaidō, et n'est restée que la cellule conjugale. Un indice de cette émergence de la cellule conjugale est qu'à Hokkaidō, le taux de divorce a été très vite beaucoup plus bas que dans les campagnes traditionnelles. Par exemple, vers 1900, dans le département d'Akita, il était de 5,88 pour 1 000 habitants en raison du fait qu'on y répudiait facilement les femmes quand elles n'agrémentaient pas à la famille de leur mari. Le rapport contractuel entre les deux époux y avait peu de poids en regard des exigences du lignage. À Hokkaidō, au contraire, très vite, le taux de divorce a baissé, et vers 1900 il n'était que de 2,8 % ; deux fois moins élevé que dans la région d'Akita, alors que cette dernière est de celles qui ont fourni le plus d'immigrants à Hokkaidō. C'est un indice parmi d'autres, qui me semble assez représentatif.

Pour ce qui est de l'émergence de l'individu, il est beaucoup plus difficile de la cerner, parce qu'il est très facile de tomber à ce sujet dans les mythes, dont celui du pionnier à l'américaine. Il semble toutefois évident que l'émergence de l'individu résulte elle aussi de la désintégration des topologies traditionnelles : l'individu se définit par sa place dans un ordre social, moins qu'en tant que tel, ce qui se traduit en particulier dans les niveaux de langue. On ne dit pas « je », on se présente d'après sa place dans cet ordre

social. Or, à Hokkaidō, très vite, les niveaux de langue se sont très sensiblement appauvris. On remarque aujourd’hui une évolution en ce sens dans tout le Japon, mais à Hokkaidō elle était très nette bien auparavant et elle l'est toujours davantage que dans le reste du pays – par exemple, le langage féminin y est beaucoup plus proche du langage masculin. Autre indice, les mots employés pour dire « je », « tu » et « vous » sont moins nombreux que dans les autres régions : celui qui parle se définit plus volontiers comme « je » en tant que tel que par sa place dans la société. Pour mentionner un dernier exemple, il y a un an environ, en 1976, le *Hokkaidō shinbun* 北海道新聞, le plus grand journal de l'île, publiait l'interview d'une étudiante de Kushiro, une ville dans l'est, partie faire ses études dans une université à cycle court, *tandai* 短大, à Aizu, Aizuwakamatsu, dans le département de Fukushima. Elle disait aux journalistes : « Les gens d'Aizu, ils acceptent comme ça le point de vue de leur entourage, de leur milieu. » Elle emploie l'expression *sunnari ukeireru* すんなり受け入れる : « Ils le font leur, comme ça, directement ». Puis elle dit : « Moi, à leur place, je ferais plutôt ce que j'ai envie de faire. » (*Watashi nara yaritai koto o yatte shimaimasu* 私ならやりたいことをやってしまいます。) Il s'agit là d'une personnalité tout à fait différente.

La troisième période enfin, celle de la délocalisation, se caractérise par une perte du localisme. Si on résume l'évolution des deux périodes précédentes, on voit qu'elles se ramènent à l'affaiblissement des ordres sociaux fondés sur les relations de parenté et de localité et au contraire à un renforcement de l'ordre social fondé sur le primat de l'individu et des fonctions. Cela conduit directement à un affaiblissement de l'attachement de la société à ses lieux. En effet, si l'individu se définit comme ressortissant à un certain milieu, dans une topologie sociale définie, il ne peut pas quitter ce milieu sans une crise profonde de sa personnalité, et donc le fera très difficilement. Au contraire, s'il se définit d'abord comme individu « je » face au monde, la crise sera beaucoup moins profonde, et il quittera son milieu beaucoup plus facilement. C'est ainsi qu'on voit que l'agriculteur de Hokkaidō quitte sa fonction de producteur agricole quand elle ne suffit pas à assurer son existence, et par la même occasion, il quitte son milieu. En somme, les lieux, dans ce type de rapports sociaux, sont subordonnés à la fonction : si elle marche, on reste, sinon, on l'abandonne. Et la subordination des lieux aux fonctions est un des attributs les plus décisifs des sociétés urbanisées, technologiques. Vous pouvez voir, dans une société urbanisée, des aires entières subordonnées à un très petit nombre de fonctions : par exemple, une ville

dortoir. Au contraire, c'est l'inverse dans une société traditionnelle, où ce sont les fonctions qui sont subordonnées aux lieux, selon leur échelle. Par exemple, dans un petit village traditionnel, vous trouverez toutes les fonctions nécessaires, ou presque, à l'existence des gens qui y habitent.

Or, si dans les sociétés urbanisées les lieux sont subordonnés aux fonctions – et il me semble que c'est un des traits remarquables de cette île – ce n'est pas un hasard si l'urbanisation est beaucoup plus poussée à Hokkaidō que dans le reste du Japon. Si l'on compare la proportion de la population qui vit dans les campagnes à celle de la population urbaine, Hokkaidō est classée même avant le Kantō, la région de Tokyo. Dans le Kantō, les villes sont très grandes, mais les campagnes sont aussi très peuplées, tandis qu'à Hokkaidō, les villes sont grandes et les campagnes sont, comparativement, des déserts. C'est un critère quantitatif, mais il y a aussi des critères qualitatifs. Dans les sociétés urbanisées, le taux de délinquance augmente, par exemple, celui d'alcoolisme aussi, souvent – pas systématiquement, mais c'est un des critères. Tokyo a les taux d'alcoolisme et de délinquance parmi les plus hauts du Japon, et il en va de même à Hokkaidō. Le taux de divorce constitue un autre indice de cet état de fait. J'ai déjà rappelé que le taux de divorce était un signe de modernité parce qu'il était élevé dans la société traditionnelle, et qu'ensuite il s'abaisse puis, quand l'urbanisation progresse, il augmente de nouveau. C'est le cas dans toutes les villes du Japon depuis la guerre. Or, depuis quelques années, Hokkaidō, qui avait un taux très bas, a dépassé celui des plus grandes villes, et a maintenant le taux le plus élevé du pays. Que signifient ces indices de délinquance, de divorce, etc. ? Cela révèle que l'individu est moins maintenu dans un ordre social qu'il ne l'était dans la société traditionnelle. Par exemple, dans la région du Tokachi, dans la municipalité de Toyokoro, où se trouve une localité que l'on surnomme le secteur Ninomiya, parce que peuplé par des adeptes de la doctrine de Ninomiya Sontoku 二宮尊徳 (dont un des aspects est que les groupes adeptes ont une structure communautaire très stricte, que l'on peut assimiler à la communauté traditionnelle), il y a une coïncidence très curieuse entre ces structures et le taux d'attachement à la terre. Dans ce secteur Ninomiya, le taux d'émigration rurale est très inférieur à ce qu'il est dans le reste de la municipalité et de Hokkaidō.

Pour conclure en quelques mots, Hokkaidō est ainsi une des régions les plus avancées du Japon sur la voie de l'urbanisation, par la fonctionnalisation des lieux et donc la décroissance de l'attachement de l'individu aux

lieux qu'il occupe. Peut-on dire que les autres vont suivre la même voie ? Je ne le pense pas. Il est même évident que non. Dans le reste du pays, il continue à subsister, non pas bien sûr la communauté traditionnelle qui a été ébranlée depuis plusieurs générations, mais quelque chose des anciennes topologies, très différent des topologies mentales et sociales de la société française. C'est en raison de ces topologies spécifiques de la société japonaise que l'attachement des agriculteurs à la terre est beaucoup plus fort au Japon qu'il ne l'est en France, par exemple. Mais à Hokkaidō ce n'est pas le cas, et le reste du Japon ne montre pas du tout une tendance à suivre la même évolution.

